

## MENUS FAITS

Suicide d'une septuagénaire. Une vieille femme de soixante-douze ans, Rosina Middlecampf, demeurant avec son fils dans une ferme des environs de Baltimore, s'est donné la mort en se pendant à un arbre. On suppose que c'est le mauvais état de sa santé qui a poussé la pauvre vieille à cet acte de désespoir.

On mande de Washington que la Maison Blanche est infestée de fourmis qui causent encore plus de désagréments au président Harrison que les nombreux chercheurs de place qui continuent à l'obséder du matin au soir.

## LA GREFFE DU PRUSSIEN SUR LE NÈGRE

Les savants Allemands ont la spécialité de découvertes extraordinaires.

A Leipzig un groupe de médecins a eu l'idée de greffer dans le corps d'un nègre des fragments de peau empruntés à quelques sujets choisis dans la garde de l'empereur. Ces fragments foncèrent peu à peu pour devenir bientôt aussi noirs que la peau du patient, mais, par un phénomène imprévu d'inoculation, le nègre donna immédiatement les signes les moins équivoques de l'abrutissement du soldat prussien. Les médecins, enchantés de leur œuvre, purent constater avec satisfaction que leur client avait descendu plusieurs degrés de l'échelle ethnographique.

Nous ne saurions dire si cette expérience concluante a eu lieu par ordre de l'empereur, mais on affirme dans les cercles bien informés que la mission du fameux capitaine Wissmann n'aurait d'autre objet que de pratiquer systématiquement la greffe du Prussien sur le nègre.

## LE DIVORCE AUX ETATS-UNIS

On mande de Washington que le colonel Wright vient d'adresser un rapport des plus intéressants sur le mariage et le divorce aux Etats-Unis.

Ce rapport contient la statistique du divorce dans les différents Etats, pour une période de vingt ans, de 1867 à 1886. Or, le total des divorces accordés aux Etats-Unis pendant cette période atteint le chiffre phénoménal de 328,716. Dans l'Etat de New-York, un de ceux où le divorce est accordé le plus difficilement, et uniquement pour cause d'adultère, il n'en a pas été prononcé moins de 1,006 pendant l'année 1886.

## UNE CANADIENNE ÉGORGÉE PAR SON EPOUX

Un meurtre horrible a été commis au deuxième étage du numéro 160 rue Seneca, à Buffalo. Thomas Dominguez a égorgé sa femme, Clarina, et s'est ensuite presque coupé le cou d'une oreille à l'autre avec un rasoir. William Barber, le propriétaire de la maison où le crime a été commis, dit qu'il a toujours eu peur de Dominguez, qui était d'un caractère irascible.

Les deux époux habitaient sa maison depuis l'automne dernier et il les croyait respectables. Le mari était malade depuis assez longtemps et sa femme gagnait sa vie à coudre.

Il a laissé une lettre de dix pages adressée à J. C. Pocacio, dans laquelle il accuse sa femme d'infidélité. Dominguez était un homme maladif et a habité cette ville depuis environ trois ans. Il est arrivé d'Espagne il y a plusieurs années et a épousé à Montréal sa femme, qui est une Canadienne-française.

Pour être heureux dans la vie, il suffit de s'habituer dès l'enfance aux calamités inévitables, la maladie, le mariage et la mort.

\* \*

Un curieux dicton annamite sur les Chinois :  
"En chine, tout est à l'envers, c'est pourquoi la queue des chinois leur pousse sur la tête."

## FAITS DIVERS

## ON DEMANDE DES CHATS

Il paraît que le Dakota est sous le coup d'une invasion d'un nouveau genre faite d'un nombre suffisant de chats, les souris y pullulent et, si elles n'y dansent pas sur les tables, elles font de grands ravages dans les granges et les greniers où l'on serre le grain. Aussi s'est-il créé dans les Etats limitrophes une industrie nouvelle, l'exportation des chats. C'est ainsi qu'à Dubuque (Iowa) un individu court depuis quelques jours les rues de la ville, achetant tous les chats qu'on veut bien lui céder ; il paye chaque minet de 50 cents à un dollar, suivant son âge et sa taille, et les revend trois dollars chaque aux fermiers du Dakota, ce qui laisse à ce négociant en matous un joli bénéfice. Il a déjà expédié de Dubuque deux wagons pleins de chats, et il est en train de préparer un autre envoi non moins important.

## UN DRAME DANS UNE MÉNAGERIE

La plupart des journaux du soir de New-York racontent un drame épouvantable qui se serait passé dans la ménagerie de Grand street.

On était occupé à changer de cages plusieurs animaux féroces pour les expédier à Philadelphie, où ils seront exhibés pendant l'été et le propriétaire de la ménagerie surveillait en personne cette dangereuse opération. Tout à coup, un gros ours noir, Rip Van Winkle, s'est échappé de sa cage, et comme plusieurs employés essayaient de le reprendre il est allé se blottir contre la cage d'un tigre du Bengale. Le tigre, furieux, passant ses pattes à travers les barreaux de la cage, a saisi l'ours par la gorge, et s'est mis à lui lacérer la tête, lui enlevant à chaque coup des lambeaux de cuir et de chair, et inondant de sang tout le parquet. L'ours essayait de se défendre de son mieux, mais il avait évidemment le dessous.

Les autres animaux, au bruit de la lutte et à la vue du sang, sont entrés en furie ; les lions bondissaient d'une extrémité à l'autre de leurs cages, et il était à craindre qu'ils ne réussissent à en briser les barreaux. Seuls peut-être, les singes qui avaient grimpé au sommet de leurs perches semblaient s'amuser de ce spectacle effrayant.

Deux employés, en se précipitant au secours du malheureux ours, ont déplacé accidentellement la séparation d'une cage, de sorte qu'un léopard a bondit sur un loup, et un nouveau combat, non moins terrible que le premier, s'est engagé dans cette cage. Finalement, l'ours a été tué par le tigre, le loup par le léopard, plusieurs employés, qui étaient intervenus, ont été plus ou moins grièvement blessés.

## PARRICIDE

Le petit village de West Farms, situé à quelques milles de Westfield Centre (Massachusetts), a été jeté dans la consternation par un drame épouvantable.

M. Joseph King, un vieillard de soixante-dix-huit ans, riche et très considéré dans la région, a été tué à coups de revolver pendant la nuit par son fils Edgar, âgé de quarante-quatre ans, dans des circonstances aussi dramatiques que révoltantes. Edgar King avait eu lui-même une certaine fortune personnelle ; mais, il y a déjà plusieurs années, il a commencé à s'adonner à la boisson et à la débauche ; sa femme l'a quitté et obtenu le divorce contre lui ; il a gaspillé ce qu'il possédait et finalement il est tombé à la charge de son vieux père. Or, comme le vieillard ne voulait plus lui donner d'argent, Edgar a froidement et longuement médité son crime, comme en témoigne une lettre qu'il avait déposée depuis quelques jours déjà chez un voisin pour être ouverte après son départ, prétendant qu'il se disposait à faire un voyage.

Edgar avait résolu non seulement de tuer son père, mais aussi une de ses tantes qui demeurait avec eux. Pendant la nuit de mercredi à jeudi, vers deux heures du matin, Edgar est entré furtivement dans la chambre de son père qui dormait, et s'approchant du lit, sans dire un seul mot, il a tué le malheureux vieillard de trois coups de revolver consécutifs, à bout portant, sous les yeux de sa mère qui se trouvait dans la même chambre. L'assassin a couru ensuite vers la chambre de sa tante, et, furieux de ne pouvoir en enfoncer la porte, il a mis le feu à la maison et a disparu.

Mme King mère, la sœur de celle-ci qu'Edgar voulait aussi tuer, et une autre vieille femme, qui demeurait dans la maison, n'ont eu que le temps de s'enfuir, tellement les flammes se sont propagées avec rapidité. Des voisins, accourus aux cris des femmes et à la lueur de l'incendie, ont réussi à sauver le corps de M. King père des flammes et l'ont emporté chez eux. Mais, malgré leurs efforts, la maison a été totalement détruite par le feu. On ignorait ce qu'était devenu l'assassin lorsque, au lever du jour, de nouveaux coups de revolver ont retenti près de la maison en cendres encore fumantes. C'était le parricide et incendiaire qui venait de se faire justice en se brûlant la cervelle.

## LA PEINE DU MILLION

Un ambitieux dévoré par la soif du lucre, gémit sur sa condition, et à l'instar du bûcheron de La Fontaine appelle, non pas la mort, mais la fortune.

Soudain la porte de sa très humble chambre s'ouvre, et une sorte de fée paraît.

— Tes vœux ont été entendus et seront exaucés.

— Grand Dieu !

— Tu vas être riche comme jamais homme ne le fut sous le ciel.

— Il se pourrait ?

— Tu auras un million à dépenser par jour.

— Un million !

— Tu acceptes ?

— Si j'accepte !

— Laisse-moi achever. Il y a une condition à ce pacte.

— J'y souscris d'avance.

— Tu devras chaque jour dépenser intégralement ton million, sans quoi, si tu as seulement gardé par devers toi un écu, lorsque minuit sonnera, tu tomberas frappé par la mort.

— N'est-ce que cela ! la clause est dérisoire et je ne la crains pas.

— Alors marché conclu.

— Conclu.

Sur quoi, notre homme d'inaugurer sa nouvelle vie.

D'abord tout va bien. Il achète, achète, achète : meubles, bijoux, domaines, chevaux, équipages. Le million quotidien y passe aisément.

Mais à mesure que les jours s'écoulent, la tâche devient plus difficile.

Il joue. La chance ironique le poursuit et il gagne sans cesse.

Ses propriétés lui rapportent des revenus qui ajoutent au million de lamentables appoints.

Que faire ?

Un jour qu'il ne sait à quel expédient se vouer ; il jette une liasse de billets au coin de la borne.

La fatalité veut qu'elle soit ramassée par un honnête homme qui la lui rapporte sans même vouloir de récompense !

Bref, un soir, malgré tous ses efforts, le malheureux n'avait pu se débarrasser du million obligatoire.

Minuit sonne, et la fée reparait :

— Tu vas mourir !

— Grâce !

— Non, pas de grâce.

— J'ai fait pourtant tout ce que j'ai pu.

— Tu crois ?

— J'ai recouru à tous les moyens pour dépenser cet argent maudit.

— A tous... sauf un seul, le bon...

— Lequel donc ?

— La charité...

Pages d'album :

L'homme le plus habile est celui qui sait marcher à son but, en paraissant lui tourner le dos.

\* \*

Un monsieur décoré de la légion d'honneur, se plaignait de la difficulté de faire tenir le ruban.

— C'est, lui dit-on, que votre boutonnière est trop large.

— Mais non, voyez !

— Alors, c'est qu'il y a des moments où elle ne peut s'empêcher de rire.